

L'essentiel ne sort jamais

Theodor Fontane, *Effi Briest*, roman traduit de l'allemand par André Coeuroy et préfacé par Joseph Rovan, Paris, Les Presses d'Aujourd'hui, 1981, 295 pages.

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 31, numéro 4 (184), août 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31770ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Issenhuth, J.-P. (1989). Compte rendu de [L'essentiel ne sort jamais / Theodor Fontane, *Effi Briest*, roman traduit de l'allemand par André Coeuroy et préfacé par Joseph Rovan, Paris, Les Presses d'Aujourd'hui, 1981, 295 pages.] *Liberté*, 31(4), 113–116.

LIRE EN TRADUCTION

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

L'ESSENTIEL NE SORT JAMAIS

Theodor Fontane, Effi Briest, roman traduit de l'allemand par André Coeuroy et préfacé par Joseph Rovan, Paris, Les Presses d'Aujourd'hui, 1981, 295 pages.

«Le margrave de Brandebourg m'a fait trier du sable dans les pins», écrit Frénaud, et ce vers entraîne loin, au nord de Berlin, vers la Poméranie et le Mecklembourg. En montant vers la Baltique, on rencontre Neuruppin, où Theodor Fontane naquit en 1819. C'est dans cette région d'eau, de brume et de forêts qu'il a situé l'intrigue d'*Effi Briest*. Quand j'ai commencé à lire le roman, une question bizarre m'a assailli: «Quand vais-je voir la mer Baltique?» J'ai tenté de chasser la question. Elle me semblait irrespectueuse pour Fontane qui s'évertuait à m'intéresser à une réunion de jeunes filles dans un jardin — et y parvenait. Puisqu'il m'intéressait bel et bien, pourquoi ce désir impertinent de voir la Baltique? C'était injustifiable. Et pourtant, à mesure que j'avancais, la question, loin de s'effacer, ne fit que grandir. Il vint un moment où elle se mua en affirmation et me nargua, disant: «La véritable héroïne de ce roman n'est pas Effi, c'est la mer Baltique.» Et à l'instant où cette affirmation prenait tranquillement les proportions d'une obsession, je n'avais pas encore lu le mot *mer*, j'ignorais même si Fontane songerait jamais à l'écrire. À la page 20, toujours pas de mer. Effi et Innstetten étaient déjà fiancés, mais moi, aiguillonné par mon idée insensée, je n'y prêtais guère attention, j'attendais la magnifique apparition

de la mer à la fin d'une phrase, comme dans *À la recherche du temps perdu*. Je la sentais toute proche. Où? De quel côté de la maison des Briest? À quelle distance? Sur ce, voilà Effi et Innstetten qui se marient et partent pour l'Italie. Je ne les suis pas, je reste au Mecklembourg, on devine pourquoi. De toute façon, cette lune de miel en Italie est de la poudre aux yeux. Depuis le début, je me suis douté que le mariage irait à vau-l'eau. Fontane l'a dit: Effi est romanesque, Innstetten est discipliné et ponctuel, et l'alliage ne présage rien de bon pour un ménage. Le couple revient tout de même d'Italie et j'ai bien fait de l'attendre: il s'installe à Kessin, station balnéaire au bord de la Baltique! Innstetten promet à Effi qu'il l'emmènera se promener dans les dunes, à un endroit où on entend continuellement le bruit de la mer, près d'une tombe. J'ai hâte d'y être, mais sur ces entrefaites, la tombe me fait glisser hors du roman. Je me récite des vers de Benn.

*Il est un jardin que je vois parfois
à l'est de l'Oder où les plaines sont infinies,
un fossé, un pont et je reste là
près des lilas bleus et prêts à frémir. (...)*

*Il est une sentence, j'y pensais souvent
qui dit tout car elle ne promet rien —
je l'ai entrelacée aussi dans ce livre,
c'était écrit sur une tombe: «Du weisst» — tu sais.**

La mère de Benn venait de la Suisse romande. Fontane descendait de huguenots français. Benn a grandi à l'est du Brandebourg. Là s'arrête la ressemblance. Fontane a écrit *Effi Briest* entre soixante-dix et soixante-quinze ans. Benn n'a jamais atteint cet âge. De retour chez Fontane, toujours pas de Baltique. On s'épuise en visites et en conversations sociales, on va

* Gottfried Benn, *Poèmes*, traduits de l'allemand et préfacés par Pierre Garnier, Paris, Gallimard, 1972, pp. 384-385 (réédition 1988).

voir les trains passer à la gare. Enfin, à la page 100, Effi voit la mer du haut d'une terrasse et rêve à ce qui se cache au-delà : l'île de Bornholm, Stockholm, le cap Nord, le soleil de minuit. Un peu plus tard, après une chevauchée sur la plage, elle voit un phoque glisser sous l'eau sans bruit, du haut d'un rocher. On s'aperçoit qu'on ne sait rien de cette mer tranquille ou écu-meuse, c'est une surface qui dissimule tout ce qui est lointain et profond. C'est encore à sa superficie qu'a lieu la scène étrangement rapide du sauvetage :

... au moment où ils atteignaient la plage après la Plantation, le premier coup claqua et ils virent très distinctement la fusée voler avec sa corde dans la tempête pour retomber au delà du navire. Toutes les mains s'agitèrent immédiatement sur le pont et attrapèrent le câble ainsi que la corbeille qui commença une espèce de va-et-vient; un des matelots, un magnifique gaillard de haute taille qui portait un capuchon de toile cirée, fut déposé à terre au milieu des curieux qui posaient des questions, tandis que la corbeille se remettait en marche pour aller chercher un deuxième, un troisième matelot et ainsi de suite. Tous furent sauvés et lorsqu'elle rentra chez elle avec son mari au bout d'une demi-heure, Effi se serait volontiers jetée dans les dunes pour y soulager son cœur par des larmes. Un beau sentiment occupait à nouveau son âme; il la remplissait d'une joie infinie à la pensée que ces hommes avaient pu être sauvés.

Qu'on regarde Effi ou la mer Baltique, que sait-on? Effi se réjouit du sauvetage qui a maintenu des hommes à la surface. Elle aussi reste à la surface. Elle ne connaît pas ses profondeurs et nous non plus. Il y a un abîme sur lequel le roman est cette corde tirée par une fusée, cette corbeille qui va et vient, ou le «tremblant canot sur la mer» de Hölderlin. Fontane le sait. Il écrit à la page 209 cette phrase qui est «le petit pan de mur jaune» de son livre: «L'essentiel ne sort jamais.» À partir de ce moment, qu'importent les événements, le rapproche-

ment Effi-Crampas, le duel Crampas-Innstetten, la séparation Effi-Innstetten, la mort d'Effi ou même ce M. Huth que j'ai l'impression de connaître? «L'essentiel ne sort jamais.» L'intrigue, les personnages, le flux et le reflux rapide des pas, des gestes et des sentiments en un mouvement aussi fatal et parfaitement ordonné que les marées sont peu de chose, l'essentiel est l'inconnu, livré au lecteur sous forme de masse manquante, de différence énorme entre ce qu'il perçoit et le poids total. Et c'est par là qu'*Effi Briest* me semble un grand livre, au delà de l'étude de la Prusse par un moraliste modéré. Son charme, je le range entièrement dans le coffret de la petite phrase: «L'essentiel ne sort jamais.» Et le coffret me ramène à Benn, évincé trop tôt, et à la suite du poème que j'ai cité:

*Toutes ces choses enfermées en toi seul
que tu portas profondes et closes dans tes jours
et que même en parlant tu enfermas toujours,
ni lettre ni regard n'allèrent jusqu'à elles.*